Document généré le 3 juin 2025 02:42

Relations

RELATIONS

Lire, c'est aussi apprendre à mourir

Catherine Mavrikakis

Numéro 786, septembre–octobre 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/83193ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2016). Lire, c'est aussi apprendre à mourir. *Relations*, (786), 50–50.

Tous droits réservés © Relations, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lire, c'est aussi apprendre à mourir

Catherine Mavrikakis

Au moment où la loi sur l'aide médicale à mourir fait encore couler beaucoup d'encre au Québec et ailleurs, la question du comment mourir ne saurait se résumer à un soin technique ou à l'efficacité de la prise en charge par le système de santé de l'être humain face à sa précarité. En témoigne la publication de nombreux livres qui s'inscrivent dans une réflexion sur la mort telle que l'ont amorcée Marc-Aurèle ou Montaigne. Des essais et des biographies font ainsi leur apparition pour aider les femmes et les hommes à apprivoiser le scandale que peut représenter pour la conscience la fin de la vie, au moment même où l'on revendique le droit de mourir sans trop prolonger la souffrance… Si, comme l'écrivait Freud, personne ne croit à sa propre mort, et si chacun est persuadé dans son inconscient de son immortalité, la littérature et la philosophie semblent depuis toujours guider les humains vers un apprivoisement du terme terrible de la vie et elles sont nécessaires dans les moments où les civilisations se croient toutes puissantes, oubliant leur finitude. La mort ne peut être « gérée » simplement de façon légale avec des outils technologiques. Elle engage une réflexion sur le sens, elle crée une angoisse à laquelle peu de discours savent répondre.

Dans *Life Everlasting.The Animal Way of Death*, paru en 2013, Bernd Heinrich s'interroge sur la manière dont les animaux approchent la mort, en s'attardant sur les charognards qui se nourrissent de cadavres en les incluant dans un cycle de vie. En 2016, dans *The Violet Hour*, Katie Roiphe traite de la mort de six grands essayistes en mettant de l'avant leurs textes tout aussi bien que des moments de leur existence. En relisant la vie et l'œuvre de Susan Sontag, de Sigmund Freud et de John Updike, par exemple, Roiphe permet aux lecteurs de voir combien le discours sur la mort est loin d'être univoque. Le déni volontaire de sa fin, chez la penseure et romancière Susan Sontag, qu'explique longuement Roiphe, a de quoi étonner ceux qui connaissent son travail sur les façons de ne pas se détourner de la douleur. En effet, dans son essai *Devant la douleur des autres*, écrit en 2003, Susan Sontag s'interrogeait sur l'anesthésie des sens et sur les difficultés rencontrées par celui ou celle qui ne veut pas entretenir un rapport à la souffrance d'autrui inauthentique et préfabriqué. Saturés que nous sommes par des images de toutes sortes, comment ne pas rendre la mort extrêmement lointaine et banale ?

C'est à des représentations non sensationnalistes, même anachroniques, c'est-à-dire qui ne vont pas tout à fait avec notre époque, des représentations anodines et singulières, à des « vies » abîmées et « minuscules », que nous devons peut-être nous intéresser pour saisir quelque chose de la souffrance d'autrui et, par conséquent, de notre mortalité. La pléthore contemporaine des souffrances nous empêche d'entrer en contact avec des formes de douleur qui sont moins spectaculaires. Les images terribles des massacres collectifs que les médias nous servent *ad nauseam* ne doivent pas nous faire oublier qu'un rapport plus complexe à la singularité de chaque disparu est toujours possible.

Dans son livre *When Breath Becomes Air*, paru en 2016, le médecin et spécialiste en neurochirurgie Paul Kalanithi, qu'un cancer du poumon emporta rapidement en mars 2015, incarne magnifiquement les failles de son propre discours, le discours d'un scientifique qui doit demeurer objectif devant l'inévitable. L'injustice d'une mort à 37 ans, alors que l'avenir est bien prometteur, fait en sorte que Kalanithi doit mettre de l'avant la nécessité d'une narration au cœur même du médical. L'humain qu'il est s'en remet à un récit de vie capable d'accueillir la vie et la mort autrement que par des statistiques de survie et un discours de guerrier victorieux. Après tout, il faut donner un sens à son passage sur la Terre.

C'est vers l'écriture que Kalanithi se tourne quand il découvre l'inéluctabilité de sa fin. La place que tenait la littérature dans sa vie était très importante. Il était devenu neurochirurgien après de longues études en lettres. Après quelques semaines de traitement, il retourne d'abord à sa pratique de médecin. Mais après sa rechute, sachant ses jours de plus en plus comptés, il entreprend l'écriture de son livre.

C'est donc l'écriture qui, à la fin de sa vie, le soigne partiellement du mal psychique qui l'atteint. C'est elle qui l'aide à penser qu'il doit donner naissance à un enfant, reprenant ainsi le leitmotiv d'un de ses écrivains préférés, Samuel Beckett : « *I can't go on, I'll go on* » (« Je ne peux pas continuer, je vais continuer »). C'est l'écriture encore qui continue peut-être à soigner ses lecteurs après la mort du médecin qu'il fut.

Le livre de Paul Kalanithi apporte une consolation, prend soin de la douleur de ceux et celles qui sont, ont été et seront confrontés à la mort. Cet exemple d'un face-à-face avec la mort complète et amplifie le travail de celui qui, comme médecin, ne savait pas toujours quoi dire à ses patients, à ceux et celles qui allaient mourir. C'est à une remise en question du savoir médical, combattant, que Kalanithi nous convie. Il nous invite ainsi dans la mort, par sa mort, à trouver dans la littérature du sens à l'absurde que contient toute existence.